

## La question de l'homme dans les genres de l'argumentation

### L'obsessionnelle question de l'homme chez René CHAR

#### TEXTE 1 : premier billet à Francis Curel (1941) in *Recherche de la base et du sommet* (1955)

(...) Après le désastre, je n'ai pas eu le cœur de rentrer dans Paris. A peine si je puis m'appliquer ici, dans un lointain que j'ai choisi, mais que je trouve encore trop peu à proximité des allées et venues des visages résignés à eux-mêmes et aux choses. Certes, il faut écrire des poèmes, tracer avec de l'encre silencieuse la fureur et les sanglots de notre humeur mortelle, mais tout ne doit pas se borner là. Ce serait dérisoirement insuffisant.

Je te recommande la prudence, la distance. Méfie-toi des fourmis satisfaites. Prends garde à ceux qui s'affirment rassurés parce qu'ils pactisent. Ce n'est pas toujours facile d'être intelligent et muet, contenu et révolté. Tu le sais mieux que personne. Regarde, en attendant, tourner les dernières roues sur la Sorgue. Mesure la longueur chantante de leur mousse. Calcule la résistance délabrée de leur planche. Confie-toi à voix basse aux eaux sauvages que nous aimons. Ainsi tu seras préparé à la brutalité, notre brutalité qui va commencer à s'afficher hardiment...Est-ce la porte de notre fin obscure, demandais-tu ? Non. Nous sommes dans l'inconcevable, mais avec des repères éblouissants.

#### TEXTE 2 – *Feuillets d'Hypnos* (début) (= dédicace, épigraphe, avant-propos et feuillet 16, première apparition de l'« homme »)

Feuillets d'Hypnos.

1943-1944

A Albert Camus.

*Hypnos saisit l'hiver et le vêtit de granit. L'hiver se fit sommeil et Hypnos devint feu. La suite appartient aux hommes.*

*Ces notes n'empruntent rien à l'amour de soi, à la nouvelle, à la maxime ou au roman. Un feu d'herbes sèches eût tout aussi bien été leur éditeur. La vue du sang supplicé en a fait une fois perdre le fil, a réduit à néant leur importance. Elles furent écrites dans la tension, dans la colère, la peur, l'émulation, le dégoût, la ruse, le recueillement furtif, l'illusion de l'avenir, l'amitié, l'amour. C'est dire combien elles sont affectées par l'événement. Ensuite plus souvent survolées que relues.*

*Ce carnet pourrait n'avoir appartenu à personne tant le sens de la vie d'un homme est sous-jacent à ses pérégrinations, et difficilement séparable d'un mimétisme parfois hallucinant. De telles tendances furent néanmoins combattues.*

*Ces notes marquent la résistance d'un humanisme conscient de ses devoirs, discret sur ses vertus, désireux réserver l'inaccessible champ libre à la fantaisie de ses soleils, et décidé à payer le prix pour cela.*

### TEXTE 3 – *Feuillets d'Hypnos*, feuillet 178

La reproduction en couleur du *Prisonnier* de Georges de La Tour que j'ai piquée sur le mur de chaux de la pièce où je travaille semble, avec le temps, réfléchir son sens dans notre condition. Elle serre le cœur mais aussi désaltère ! Depuis deux ans, pas un réfractaire qui n'ait, passant la porte, brûlé ses yeux aux preuves de cette chandelle. La femme explique, l'emmuré écoute. Les mots qui tombent de cette terrestre silhouette d'ange rouge sont des mots essentiels, des mots qui portent immédiatement secours. Au fond du cachot, les minutes de suif de la clarté tirent et diluent les traits de l'homme assis. Sa maigreur d'ortie sèche, je ne vois pas un souvenir pour la faire frissonner. L'écuelle est une ruine. Mais la robe gonflée emplit soudain tout le cachot. Le Verbe de la femme donne naissance à l'inespéré mieux que n'importe quelle aurore.

Reconnaissance à Georges de La Tour qui maîtrisa les ténèbres hitlériennes avec un dialogue d'êtres humains.



Georges de LA TOUR, *Job et sa femme* (vers 1640-1645), huile sur toile (145 x 97 cm), Musée d'Épinal

NOTA BENE : René Char a vu le tableau du Musée d'Épinal lors de l'exposition " Les Peintres de la Réalité en France au XVIIe siècle " organisée à l'Orangerie des Tuileries de novembre 1934 à février 1935. Le tableau était alors intitulé " Le prisonnier " .

**TEXTE 4 – « L'adolescent souffleté », *les Matinaux* (1950)**

Les mêmes coups qui l'envoyaient au sol le lançaient en même temps loin devant sa vie, vers les futures années où, quand il saignerait, ce ne serait plus à cause de l'iniquité d'un seul. Tel l'arbuste que réconfortent ses racines et qui presse ses rameaux meurtris contre son fût résistant, il descendait ensuite à reculons dans le mutisme de ce savoir et dans son innocence. Enfin il s'échappait, s'enfuyait et devenait souverainement heureux. Il atteignait la prairie et la barrière des roseaux dont il cajolait la vase et percevait le sec frémissement. Il semblait que ce que la terre avait produit de plus noble et de plus persévérant, l'avait, en compensation, adopté. Il recommencerait ainsi jusqu'au moment où, la nécessité de rompre disparue, il se tiendrait droit et attentif parmi les hommes, à la fois plus vulnérable et plus fort.

**TEXTE 5 : *Paul Celan-René Char, correspondance 1954-1968* (posth. 2015).**

L'Isle-sur-Sorgue 19 mars [19]62

Cher Paul Celan

Votre dernière lettre voici un mois a renforcé encore, s'il était possible, mon amitié pour vous. Mais à votre différence, je ne suis plus tourmenté par ces mêmes-gens qui vous accablent de leurs harcèlements, j'ai creusé depuis quelques années une voie dans laquelle ils s'engouffrent, voie qui donne sur un vide à leur mesure. Croyant m'abattre, ils se tuent... Et ce passage qu'ils appellent « cœur de chat », « Char hermétique », etc. (je ne tarderai pas à devenir un poète moyenâgeux, ou encore, épuisé) fait inmanquablement mouvement à l'aide de ses sables, mais ne peut que longer ce qu'il a bien fallu que mon existence d'homme devienne : une vie feutrée. C'est le revers de la poésie, cette haine qui accompagne ceux qui la portent. Les nazis et les lâches, les circonstanciers et les insoucians, les très-sûrs d'eux et les politiques de crèche, voilà la pâte avec laquelle se pétrit le pain que l'on voudrait nous obliger à manger. Non. Si je n'éprouvais de terribles épreuves humaines trop souvent, et plus que je n'en puis supporter, mon problème d'énigme parmi les haineuses fausses énigmes, ne m'apparaîtrait plus comme essentiel.

Permettez-moi de vous souhaiter bientôt une bonne couche de neige là où se sont multipliés près de vous les pas infects.

Je vous serre la main.

Votre ami

René Char

## TEXTE COMPLEMENTAIRE 1 : *Feuillets d'Hypnos 1943-1944 (compilation)*

25

Midi séparé du jour. Minuit retranché des hommes. Minuit au glas pourri, qu'une, deux, trois, quatre heures ne parviennent pas à bâillonner...

26

Le temps n'est plus secondé par les horloges dont les aiguilles s'entre-dévorent aujourd'hui sur le cadran de l'homme. Le temps, c'est du chiendent, et l'homme deviendra du sperme du chiendent.

28

Il existe une sorte d'homme toujours en avance sur ses excréments.

32

Un homme sans défaut est une montagne sans crevasse. Il ne m'intéresse pas. (Règle de sourcier et d'inquiet).

36

Temps où le ciel recru pénètre dans la terre, où l'homme agonise entre deux mépris.

208

L'homme qui ne voit qu'une source ne connaît qu'un orage. Les chances en lui sont contrariées.

225

L'enfant ne voit pas l'homme sous un jour sûr mais sous un jour simplifié. Là est le secret de leur inséparabilité.

235

L'angoisse, squelette et cœur, cité et forêt, ordure et magie, intègre désert, illusoirement vaincue, victorieuse, muette, maîtresse de la parole, femme de tout homme, ensemble, et Homme.

**TEXTE COMPLEMENTAIRE 2. Correspondance René Char- Albert Camus (1946-1959), (2007).**

[Paris] 26 octobre 1951

Mon cher René,

Je suppose que vous avez maintenant reçu *L'Homme révolté*. La sortie en a été un peu retardée par des embarras d'imprimerie. Naturellement, je réserve pour votre retour un autre exemplaire, qui sera le bon. Bien avant que le livre soit sorti, les pages sur *Lautréamont*, parues dans les Cahiers du Sud, ont suscité une réaction particulièrement sottise et naïve, et qui se voulait méchante de Breton. Décidément, il n'en finira jamais avec le collègue. J'ai répondu, sur un autre ton, et seulement parce que les affirmations gratuites de Breton risquaient de faire passer le livre pour ce qu'il n'était pas. Ceci pour vous tenir au courant de l'actualité bien parisienne, toujours aussi frivole et lassante, comme vous le voyez.

Je le ressens de plus en plus, malheureusement. D'avoir expulsé ce livre m'a laissé tout vide, et dans un curieux état de dépression « aérienne ». Et puis une certaine solitude... Mais ce n'est pas à vous que je peux apprendre cela. J'ai beaucoup pensé à notre dernière conversation, à vous, à mon désir de vous aider. Mais il y a en vous de quoi soulever le monde. Simplement, vous recherchez, nous recherchons le point d'appui. Vous savez du moins que vous n'êtes pas seul dans cette recherche. Ce que vous savez peut-être mal c'est à quel point vous êtes un besoin pour ceux qui vous aiment et, qui sans vous, ne vaudraient plus grand chose. Je parle d'abord pour moi qui ne me suis jamais résigné à voir la vie perdre de son sens, et de son sang. A vrai dire, c'est le seul visage que j'aie jamais connu à la souffrance. On parle de la douleur de vivre. Mais ce n'est pas vrai, c'est la douleur de ne pas vivre qu'il faut dire. Et comment vivre dans ce monde d'ombres ? Sans vous, sans deux ou trois êtres que je respecte et chéris, une épaisseur manquerait définitivement aux choses. Peut-être ne vous ai-je pas assez dit cela, mais ce n'est pas au moment où je vous sens un peu désemparé que je veux manquer à vous le dire. Il y a si peu d'occasions d'amitié vraie aujourd'hui que les hommes en sont devenus trop pudiques, parfois. Et puis chacun estime l'autre plus fort qu'il n'est, notre force est ailleurs, dans la fidélité. C'est dire qu'elle est aussi dans nos amis et qu'elle nous manque en partie s'ils viennent à nous manquer. C'est pourquoi aussi, mon cher René, vous ne devez pas douter de vous, ni de votre œuvre incomparable : ce serait douter de nous aussi et de tout ce qui nous élève. Cette lutte qui n'en finit plus, cet équilibre harassant (et à quel point j'en sens parfois l'épuisement !) nous unissent, quelques-uns, aujourd'hui. La pire chose après tout serait de mourir seul, et plein de mépris. Et tout ce que vous êtes, ou faites, se trouve au-delà du mépris.

Revenez bien vite, en tous cas. Je vous envie l'automne de Lagnes, et la Sorgue, et la terre des Atrides. L'hiver est déjà là et le ciel de Paris a déjà sa gueule de cancer. Faites provisions de soleil et partagez avec nous.

Très affectueusement à vous

A.C.

Amitiés aux Mathieu, aux Roux, à tous.